

# « Déguisés pour le paradis » explose sur une scène brûlante comme la vie

## | FIVES |

« J'ai eu envie que tout dans ce spectacle nous conduise à nous interroger sur la multiplicité ...

et l'extraordinaire potentiel de création tapi en chacun de nous. Je veux qu'on assiste à la naissance même du spectacle, à ce qui se joue entre les comédiens. Et, se faisant, nous donner à capter ce qui dans l'essence de leur humanité a pu faire naître cette attraction ou cette répulsion soudaine », déclare Violaine Debarge. Directrice artistique du Maelström théâtre, elle est également l'auteur et metteur en scène de leur dernière création : *Déguisés pour le paradis*.

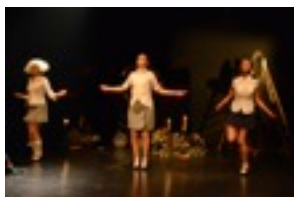


Fidèle à la devise de la compagnie (Restons vivants !), cette pièce reflète les questionnements d'une vie d'artiste, celle de Frida Kahlo. Mais elle est tout sauf une biographie.

Sur la scène (et parfois en dehors), cinq comédiens : quatre Frida et un Diégo (son époux) incarnent une pulsion de vie irrésistible. Dans un décor de dia de los Muertos (fête des Morts au Mexique), les corps se lancent dans une danse à la fois macabre et « vibrionnante », se dénudent pudiquement, laissent éclater

leur rage avec fracas pour retomber aussitôt dans une mélancolie légère. Les couteaux aiguisés tranchent de phalliques légumes, Fernando Botero côtoie Léonard de Vinci, l'odeur de la sueur se mêle à celle des fleurs fanées...

Et pour finir, une fois vide, la scène offre cette image étonnante des vestiges d'une agape « dionysiaque » à laquelle le spectateur se serait discrètement



**Dans un entremêlement d'humour sans concession et de grands coups de gueule**, Violaine Debarge évoque, par une écriture moderne et la voix de ses comédiens, « la quête d'un infiniment beau, qui peut-être infiniment triste, tragique, ou nous conduire à l'allégresse absolue ».

Sans jamais verser dans le scabreux, ni le pathos, son propos flirte avec une ligne qui tutoie tour à tour le grotesque et le sublime pour nous conduire à nous-même.

Encore un peu étourdi au sortir du théâtre Massenet, le spectateur écoute la pièce résonner en lui : « Finalement, ce personnage de Frida, c'est moi... Il n'y a pas quatre, mais cinq et des centaines et des centaines de Frida ! » Et si la bienséance de ces lieux ne le retenait, il aurait presque envie de hurler : « Viva la vida ! » • J.-F. B. (CLP)

